

TEMLON

II

PIERRE ET GILLES

TECHNIKART, 19 novembre 2025



Pierre et Gilles

« La magie, c'est la peinture qui la crée. »

Depuis cinquante ans, ils fusionnent peinture et photographie. Portraits, mises en scène, icônes contemporaines : l'univers de Pierre et Gilles brouille les frontières entre l'art et l'image, entre le sacré et le populaire. Rencontre avec un duo qui continue d'inventer son langage visuel.

Vous avez toujours mêlé peinture et photographie. Comment cette hybridation s'est-elle imposée à vous ?

C'est venu de notre rencontre. Pierre était photographe et moi [Gilles, NDLR], j'étais peintre. Pierre aimait déjà retravailler ses photos et moi, aux Beaux-Arts, je faisais beaucoup de collages avec des photos découpées dans des magazines, des cartes postales... Notre union a relié ces deux pratiques. À l'époque, certains nous disaient : « Peindre sur des photos, ce n'est pas pur, c'est bâtard. » Mais nous, nous suivions notre instinct. Nous ne nous préoccupions pas de la pureté d'un médium. Ce qui comptait, c'était notre façon de faire.

Vous n'avez jamais cédé à Photoshop ?

Nous avons commencé bien avant son apparition, en 1976-1977. Nous avions déjà « l'esprit Photoshop » mais sans ordinateur. Aujourd'hui, nous utilisons le numérique pour la prise de vue et les tirages à jet d'encre sur toile, mais l'essentiel reste la peinture à la main. Photoshop nous sert uniquement à équilibrer les couleurs du tirage. La magie, c'est la peinture qui la crée.

Pierre est derrière l'objectif, Gilles devant la toile. Vous intervertissez parfois les rôles ?

Non, chacun son domaine, même si nous discutons toujours. Nous avons besoin de ces espaces séparés pour créer mais le projet se construit dans un dialogue permanent. Nos discussions sont parfois vives, mais elles nous font avancer. Comme nous le disons souvent : « On ne travaille pas à deux, mais toujours à trois ou quatre. Avec le modèle, l'échange et la rencontre. »

Vos thèmes puisent dans la pop culture mais aussi dans l'histoire de l'art. Vous avez une période de prédilection ?

Non, pas de période favorite. Cela dépend de ce que nous voulons exprimer. Avec *Nuit électrique*, par exemple, nous avons exploré la vie nocturne et la liberté des années 1980. Nous avons aussi abordé des thèmes de société à travers l'histoire de l'art : le sida, la religion, la chute du Mur de Berlin,

les persécutions contre les homosexuels. Nous nous sommes même photographiés en mariés, bien avant le mariage pour tous. Nos images reflètent toujours la société contemporaine.

Quel est le rôle de l'art dans la création d'icônes contemporaines ?

Les icônes ont toujours existé, de l'art religieux à Warhol. Nous avons été nourris par l'imagerie chrétienne, le cinéma, la fascination pour les stars et nous aimons transformer des personnes en icônes, qu'elles soient célèbres ou anonymes.

« ON NE
TRAVAILLE
JAMAIS SEULS,
TOUJOURS
À PLUSIEURS. »

Cela peut être un voyou de quartier ou Madonna. Le portrait reste central : nous travaillons sur le corps, le visage, la présence.

Y a-t-il des personnalités que vous regrettez de ne pas avoir photographiées ?

Oui, bien sûr. Michael Jackson voulait que l'on travaille ensemble ; cela n'a pas pu se faire. Mais nous avons eu beaucoup de surprises : certaines rencontres que nous n'avions pas imaginées sont devenues des amitiés. Souvent, ce sont des hasards, comme un dîner avec Isabelle Huppert

qui aboutit à une collaboration. L'essentiel, c'est qu'il y ait une envie réciproque.

Votre studio du Pré-Saint-Gervais est devenu mythique. Vous avez toujours travaillé chez vous ?

Toujours. Même dans un 30 mètres carrés, rue des Blancs-Manteaux, où nous faisons plutôt des portraits. Ensuite, nous avons travaillé à la Bastille, puis au Pré-Saint-Gervais. C'est un lieu de vie et de travail indissociable.

Votre œuvre est aussi un miroir d'une société qui évolue constamment. Comment voyez-vous ce rapport entre art et documentaire ?

Nous ne faisons pas de reportage mais nous racontons quand même le monde actuel. Nos images expriment les époques traversées, les questions de chaque moment. On peut lire dans notre travail l'évolution de la société depuis les années 1970. Les années 1980 paraissent déjà lointaines aux jeunes d'aujourd'hui mais, pour nous, elles restent vivantes.

Parmi toutes ces décennies, avez-vous une période préférée ?

Toutes. Mais le Palace, à la fin des années 1970, fut une époque formidable, une explosion de rencontres et de liberté. Puis il y a eu la gueule de bois dans les années 1980 avec le sida qui nous a fait perdre beaucoup d'amis.

Comment situez-vous votre œuvre dans l'histoire de l'art ?

La photographie est aujourd'hui pleinement intégrée à l'art contemporain grâce à des artistes comme Cindy Sherman ou Gilbert & George. Nous avons notre propre style, souvent imité, y compris par des applications numériques. Mais ce qui compte, c'est que notre travail continue de parler aux jeunes générations, en France, au Mexique, au Japon. Notre plus grand bonheur, c'est de voir qu'il n'a pas de frontières.

Propos recueillis par Alexandre Desnoyers



Adam et Eve, © Pierre et Gilles.



La Madonne au cœur blessé. © Pierre et Gilles.